

# LE MAHĀBHĀRATA DE SARALA

JE METTRAI ICI EN LIGNE QUELQUES COURTS ARTICLES SUR LE MAHĀBHĀRATA DE SARALA. SARALA DAS EST CONNU COMME L'ADIKAVI" (LE PREMIER POÈTE) DE LA LITTÉRATURE ORIYA. IL A VÉCU ET ÉCRIT AU 15<sup>ÈME</sup> SIÈCLE. LE MAHĀBHĀRATA EST SON *MAGNUM OPUS*. LES ÉPISODES DU MAHĀBHĀRATA DE SARALA SONT NETTEMENT DIFFÉRENTS DE CEUX DU MAHĀBHĀRATA DE VYĀSA (EN SANSKRIT).

DR. B. N. PATNAIK

MARDI 1er AVRIL 2008

## Kuntī et Gāndhārī

Les belles sœurs n'étaient pas de grandes amies l'une pour l'autre. Gāndhārī n'avait pas d'enfants quand Yudhiṣṭhira naquit. Elle se sentait peu sûre et préoccupée. Premier-né dans la famille des Kaurava, le fils de Kuntī hériterait du trône. En tout cas, comme elle était sans descendance, son statut social et rituel était bien inférieur à celui de Kuntī, qui était devenue mère. Elle était agitée. Pour faire court dans une longue histoire, grâce à Durvāsas et à d'autres sages éminents, elle devint la mère de cent fils.

Après la mort de son époux Pāṇḍu, Kuntī vint vivre au palais avec ses trois enfants et les deux enfants de Mādrī ; plus tard, les cinq vinrent à être connus sous le nom de Pāṇḍava. Le mari de Gāndhārī, Dhṛtarāṣṭra, était le roi ; elle jouissait ainsi des privilèges de la reine. Au contraire, Kuntī était juste un membre du palais, la mère d'enfants sans père, et une veuve. Elle était une non-entité. Mais elle s'était adaptée à sa situation. Quant à Gāndhārī, peu lui importait que son mari soit devenu roi grâce à la bienveillance de Pāṇḍu et à son affection pour son frère aveugle. Le pouvoir et les privilèges avaient chassé ce fait de sa mémoire.

Gāndhārī et Kuntī avaient coutume d'aller se baigner tous les matins dans la rivière Yamunā. Gāndhārī en grande pompe, avec tout son entourage, Kuntī toute seule. Après le bain elles se rendaient d'habitude dans un temple de Śiva ; elles y allaient séparément, non pas certes exprès, mais elles ne s'y rencontraient pas.

Un matin, elles s'y rencontrèrent, et Gāndhārī fut furieuse. Comment Kuntī osait-elle adorer le liṅga dans son temple ? Elle vociféra contre Kuntī, mais celle-ci n'était pas du genre à accepter cela de sa belle-sœur, surtout d'elle. Elle hurla en retour. Gāndhārī lui dit que en tant que veuve, elle n'avait aucun droit d'accomplir

des actes religieux. Rapidement, le ton monta, elles se poussèrent l'une l'autre, et commencèrent à se battre sérieusement.

C'est alors que Śiva se manifesta. Il dit aux femmes qui se querellaient, que les dieux n'appartiennent à personne et sont avec ceux qui les satisfont par leurs offrandes. Il leur dit qu'il serait avec celle qui l'adorerait la première le matin suivant avec cent fleurs en or de *campaka*.

Les femmes Kaurava s'en allèrent, et Kuntī s'enferma dans sa chambre. Elle était très malheureuse. Elle savait que chacun de ses fils pourrait lui donner une fleur, mais cela n'en ferait que cinq. Elle savait aussi que Gāndhārī pourrait obtenir une fleur de chacun de ses fils, et cela en faisait cent. Elle sut ainsi qu'elle allait perdre.

Peu après Arjuna vint la voir. Il avait faim. Kuntī sortit, lui donna de quoi se restaurer et lui raconta ce qui la troublait. Arjuna lui dit de ne pas s'en faire ; le matin suivant, il lui apporterait cent de fleurs de *campaka*, chacune avec mille pétales.

Kuntī le réveilla au matin et lui rappela sa promesse. Il tira alors une flèche sur le trésor de Kubera et reçut tout l'or dont il avait besoin. Avec ses flèches, il créa beaucoup, beaucoup de splendides fleurs de *campaka* en or, chacune avec mille pétales, pour que sa mère puisse en honorer Śiva.

Gāndhārī avait raconté à ses fils sa querelle avec Kuntī, et ce que leur avait dit Śiva. Elle demanda à ses fils de lui donner chacun une fleur de *campaka*. Elle se sentait victorieuse, pensant que Kuntī pourrait rassembler seulement cinq fleurs d'or. Le matin, quand elle se rendit en grand style au temple avec cent *campaka* d'or et ses cent fils, elle vit que des fleurs en or étaient répandues partout. Triste et défaite, elle s'en revint.

Comment leurs enfants auraient-ils pu être cordiaux les uns envers les autres quand ils savaient que leurs mères se montraient parfois extrêmement hostiles entre elles ? Bien sûr, aucune ne montrait de mauvaise volonté envers les enfants de l'autre, et aucune n'encourageait ses enfants à être hostiles envers leurs cousins. Gāndhārī n'appréciait pas la haine de Duryodhana envers les Pāṇḍava, ni n'approuvait la façon grossièrement injuste dont il les traitait. Elle craignait aussi pour ses enfants, car elle savait que les Pāṇḍava étaient les plus forts. Et elle s'aperçut vite qu'elle était incapable d'influencer Duryodhana dans sa manière d'agir avec les Pāṇḍava.

L'épisode du temple peut être considéré comme un tournant pour Kuntī et Gāndhārī en ce qui concerne leur relation au pouvoir. Elles tenaient leur pouvoir des hommes, comme les femmes en général l'ont toujours tenu : Gāndhārī de son mari et de ses cent fils et Kuntī de ses fils. Dans l'épisode des *campaka* d'or, Gāndhārī a réalisé la supériorité des fils de Kuntī sur les siens, en termes d'intelligence,

d'initiative et de pouvoir, et elle a commencé à comprendre que la balance du pouvoir penchait clairement en faveur de Kuntī.

L'humiliation de Draupadī s'avéra être le tournant pour une perspective différente. À partir de là, Kuntī devint toujours plus amère et impitoyable. Ce fut elle qui prit une position intransigeante en faveur de la guerre. Plus tard Yudhiṣṭhira le lui reprocha longuement. L'avant-dernier jour de la guerre, quand ses fils et Kṛṣṇa revinrent dans leur camp sans avoir tué Duryodhana, elle les accueillit avec les paroles les plus dures pour leur échec à l'avoir fait. En fait, quand elle s'adressa à Kṛṣṇa, son langage était si ordurier et son ton si injurieux que Bhīma devint furieux contre elle et que Kṛṣṇa dut le calmer. Mais dans tout cela, elle ne pensait pas à Gāndhārī.

La perte de ses quatre-vingt-dix-neuf fils dans la guerre avait durci Gāndhārī et elle était pleine de haine envers les Pāṇḍava. Elle ne pensait pas à Kuntī quand elle préparait sa vengeance et avait recours à la tromperie pour détruire Yudhiṣṭhira. Mais Kṛṣṇa contra sa tromperie par une tromperie également vicieuse, et la fit détruire son seul fils survivant, Durdasa, qui avait changé de camp et combattu pour les Pāṇḍava.

Kuntī maintenant devint la reine mère, et Gāndhārī était à charge des Pāṇḍava. Les rôles s'étaient inversés et la balance du pouvoir penchait complètement en défaveur de Gāndhārī. Elle était trop impuissante pour éprouver même un sentiment de jalousie envers Kuntī. Bhīma ne perdait jamais une occasion d'offenser et d'humilier son mari, Dhṛtarāṣṭra, qui souffrait autant qu'elle. Mais Kuntī ne prenait pas part à leur humiliation. Pouvoir et statut semblaient ne pas l'intéresser. Et le pouvoir n'est pas le pouvoir s'il n'y a pas la volonté de l'exercer ou d'en jouir. Son hostilité envers sa belle-sœur s'était envolée. Elle était adoucie et abattue. La joie que l'intronisation de son fils devait lui avoir procurée était plus que contrebalancée par le sens de ses pertes. Elle souffrait pour son fils Karṇa qui était mort sur le champ de bataille. Le souvenir de ce fils – son aîné – pour lequel, de plus d'une manière, elle n'avait pas été une mère – un sujet que nous ne développerons pas ici – et qu'elle n'avait pas élevé, l'accablaient. C'était comme si elle essayait de réparer son échec et de donner à ce fils mort ce dont elle l'avait privé quand il était vivant. Elle le pleurait tous les jours, et elle pleurait aussi ses petits-fils Abhimanyu et Ghaṭotkaca, et ses parents. Karṇa avait tué Ghaṭotkaca et avait participé à la mort d'Abhimanyu, mais elle ne prononça pas une parole de condamnation contre lui. Elle condamnait par contre Arjuna qui avait tué Karṇa. Elle ne pouvait même pas sympathiser avec sa belle-sœur : elle était trop pleine de ses propres pertes pour penser à celles des autres.

Elle rejoignit Gāndhārī, aveugle par choix, et Dhṛtarāṣṭra, aveugle de naissance quand ils se retirèrent dans la forêt pour leur *vānaprastha*. Elle s'occuperait d'eux dans la forêt. Gāndhārī fut surprise. Pourquoi les accompagnait-elle ? Elle était restée

avec ses fils et avait souffert avec eux durant leurs jours difficiles. Pourquoi les quittait-elle maintenant qu'ils étaient prospères ? Kuntī leur dit qu'elle ne trouvait pas la paix dans le palais, et combien elle était misérable, en fait.

Enfin un lien s'était tissé entre les deux femmes.

Mis en ligne par B. N. PATNAIK

Le 1er Avril 2008